

Laurent Vivante

Anonymité
ou une vie ordinaire

4 février 2020, une fine pellicule de neige recouvre l'Hôpital de l'Île, tout près de la gare de Berne. Le paysage est calme, presque figé sous le blanc. À l'intérieur, pourtant, l'atmosphère est tendue. Une épidémie venue d'Asie, déjà bien installée en Europe, frappe à la porte de la Suisse. Depuis plusieurs semaines, une nervosité rampante s'est infiltrée dans les esprits, touchant autant les patients que le personnel médical.

Matthieu, conscient du froid mordant, a enfilé une doudoune épaisse avant de marcher jusqu'à l'hôpital. Trois degrés, un vent sec, quinze minutes de trajet. Il est arrivé le visage griffé par l'air, les mains dans les poches.

Trois heures plus tard, il se retrouve en salle de préop, vêtu de sa blouse opératoire. Prêt pour l'intervention.

Face à lui, un homme en blouse verte, bandana coloré sur la tête, le fixe avec une intensité clinique. D'un ton neutre, l'anesthésiste lui annonce qu'il va poser un masque sur son nez et qu'il devra respirer et compter jusqu'à dix.

Matthieu demande s'il s'agit bien du gaz anesthésiant. L'autre acquiesce.

— Jusqu'à dix, répète Matthieu.

— C'est ça. Si vous y arrivez, ajoute le soignant, avant de l'inviter à commencer.

Matthieu esquisse un sourire.

— Allez, c'est parti. À plus tard... enfin, j'espère.

Le masque se pose doucement. Les paupières se ferment. Il inspire. Le monde s'éloigne, la nuit approche.

UN !

La tête de Matthieu tourne. Les souvenirs affluent, sans ordre. Castor et Pollux brillent dans ses soirées d'enfant. Puis les flonflons d'une fête de village. Court ? Sorvilier ? Peu importe. Ce sont les visages qui comptent.

Une femme s'avance. Grande, blonde, lumineuse. Il la salue, par réflexe, comme on lui a appris. Elle se penche pour lui faire la bise.

— Enchantée de te rencontrer, Matthieu.

Il recule, instinctivement. Qui est-elle ? Elle le sent, s'arrête, elle dit :

— Je m'appelle Andrée. Je suis la nouvelle compagne de ton père.

Le regard de Matthieu se durcit. Il avait raison de se méfier. Il répond, sans détour :

— Je ne suis pas ravi de faire ta connaissance. Vraiment pas.

Puis il se lève, traverse la salle, rejoint ses copains sur la piste. Pas un mot de plus. Il a dit ce qu'il devait dire. Et ça lui suffit.

DEUX !

À Bévillard, donnant sur la route principale qui traverse le village, une petite maison de deux étages. La famille de Matthieu occupe le rez-de-chaussée, avec un accès direct à un jardin potager.

C'est là qu'il a grandi. Chaque jour, il parcourt les quatre cents mètres qui le séparent du collège. Il aime apprendre, ça le pousse à avancer.

Mais tout ne se passe pas en classe. Dans le jardin, avec son grand-père, il découvre autre chose. Ensemble, ils ont aménagé un biotope, espérant y voir des grenouilles. Elles sont venues. Et avec elles, des libellules superbes, inattendues, qui dansent au-dessus de l'eau. Une épiphanie.

Route Principale 18. Ça avait l'air simple, presque heureux. Mais derrière la façade, il y avait aussi des failles. Des choses qu'on ne voyait pas. Des désillusions bien rangées.



Face à un homme, une grande femme brune. Même taille. Sa voix tremble, la colère monte. Depuis des années, elle lui reproche ses infidélités. Et cette nuit encore, elle n'arrive pas à ravalier sa rancune.

Il tente de la rassurer. Il dit que c'est du passé, qu'il a coupé les ponts depuis longtemps. Mais elle ne se laisse pas convaincre. Il est deux heures du matin. Il rentre à peine.

Elle le regarde. Son expression se ferme. Ce n'est pas juste le retard, c'est aussi cette odeur. Pas celle de la cigarette. Une autre. Un parfum. « Poison ». Et ce n'est pas le sien.

TROIS !

Depuis quelques mois, Matthieu a franchi un cap. Sans explications, sans repères. Ce passage vers l'âge adulte, il l'attendait autant qu'il le redoutait.

Et il encaisse. Ce qu'il aimait le plus, il l'a perdu : sa petite amie. Il n'a aucun doute sur celui qui a provoqué la rupture. Il est là, devant lui. Son père.

Depuis, une idée le hante. Pas une vengeance, ce n'est pas son style, mais un plan méthodique pour éloigner son père, de lui, de sa mère, de leur vie.

La colère monte. Il crie. Les mots claquent. Il refuse de l'appeler « père ». Il lui ordonne de partir, de disparaître, d'arrêter de tout gâcher.

Son père reste calme. Il dit qu'il partira quand Matthieu aura terminé ses études.

Il ne les terminera jamais.

Son père est parti. Une déclaration d'indépendance.

QUATRE !

Le soleil est au rendez-vous. Parfait pour siroter un verre au bord du lac. La plage d'Avenches, sur les rives du lac de Morat, semble idéale.

Matthieu gare sa voiture à l'ombre d'un grand arbre, le long de la route. Il marche quelques minutes, s'installe sur la terrasse du restaurant. Son regard se perd parmi les baigneurs. Deux attirent son attention.

Il n'est pas là par hasard. Quelque chose le travaille. Une intuition. Celle que la personne qui compte pour lui agit dans son dos. Il est venu pour en avoir le cœur net. Il cherche une confirmation, tout en espérant s'être trompé.

Matthieu explose. Froid, net. C'est terminé. Une semaine pour dégager. Sinon, ses affaires passent par la fenêtre.

Elle tente de parler, de justifier. Il coupe. Il n'écoute plus. Il ne croit plus rien, juste ce qu'il a vu. Son corps est tendu, chaque mot chargé d'amertume.

— Une semaine ? Elle balbutie, surprise par le compte à rebours.

Il sourit, cynique. Dernière salve :

— Demande à ton amant de t'aider. Il est doué avec ses mains. Et certainement avec le reste.

CINQ !

Une épaisse brume enveloppe Matthieu, l'entraînant doucement vers le monde des songes. Ce voyage, prévu pour durer une heure et demie, promet de le libérer de son surpoids, mais pas des cicatrices laissées par ceux qui auraient dû l'aimer.

Sous l'effet de l'anesthésie, il s'abandonne entièrement à ses souvenirs, qu'ils soient lumineux ou sombres, anciens ou récents.

SIX !

...

1978

25 mars

Cette année-là, la fête de Pâques s'annonça avec précocité, comme si le calendrier lui-même s'était laissé surprendre par le réveil du monde. À Sorvilier, modeste patelin niché entre les replis verdoyants du Jura bernois, cette solennité chrétienne, consacrée à la résurrection et au triomphe de la vie sur la mort, s'accompagnait, selon une coutume bien établie, d'une réjouissance profane : la fête du village. Tenue le samedi précédent la Pâques, elle rassemblait les habitants autour de jeux, de mets simples et de cette joie rustique que seule la communauté sait faire naître.

Mais ce printemps-là, le ciel s'était montré rétif. Une pluie fine, persistante, tombait depuis l'aube. Le champ situé à l'ouest du hameau, choisi pour accueillir la grande tente, s'était transformé en un sol spongieux, où les pas laissaient leur empreinte. Le long des rues, des étals furent dressés, proposant aux passants des amusements modestes, des friandises et quelques boissons chaudes pour tromper la froidure perçante et l'humidité ambiante.

Sous leurs parapluies ouverts, les visiteurs circulaient avec lenteur, le regard tantôt vers les stands, tantôt vers le ciel. Les enfants, eux, échappaient à cette gravité et ils couraient en tous sens, bottés jusqu'aux genoux, enveloppés dans des cirés aux couleurs vives où le jaune, éclatant comme un défi lancé aux nuages, dominait.

Du village voisin, Bévillard, un groupe de garçons arriva à bicyclette, empruntant le Chemin de la Fin, dont le nom, étrange et presque biblique, semblait annoncer quelque destin. Ils déposèrent leurs montures près de la tente principale, se mêlèrent à la foule, rejoignant leurs camarades auprès des attractions dressées par les forains, ces voyageurs du divertissement, toujours prompts à faire surgir l'extraordinaire au cœur de l'ordinaire.

Vers midi, le ciel, las de sa propre grisaille, laissa filtrer quelques rayons hésitants. La pluie cessa. Matthieu, adolescent à l'âme déjà traversée par des pensées plus vastes que son âge, quitta ses amis avec une légère réticence. Il se dirigea vers la grande tente, accompagné de Sophie, jeune fille au regard attentif. À l'entrée, tous deux s'arrêtèrent, scrutèrent l'intérieur et repèrent les visages qu'ils étaient venus chercher.

Matthieu, qui s'apprêtait à franchir le seuil de ses quatorze ans, s'installa en face d'un homme dont l'âge, trente-six ans, semblait marquer une autre étape de la vie, celle où l'on n'est plus jeune, mais pas encore vieux. L'homme avait le visage rond, la moustache parfaitement taillée, les cheveux bruns coupés courts et une stature modeste. Il portait un manteau bien ajusté et, autour de son cou, un foulard de soie bleue, noué avec cette élégance discrète qui trahit une certaine idée de soi. Il se prénomma Pierre. C'était le père de Matthieu.

Au fond de la tente, une estrade en bois avait été aménagée. Là, un petit orchestre, composé d'hommes en veston et de jeunes gens aux cheveux soigneusement peignés, interprétait des airs d'un autre temps. Le répertoire, hétéroclite mais agencé pour le plaisir des oreilles de tout âge, mixait les soupirs d'un rock à bout de souffle, les éclats d'un disco déjà vaillant et les pulsations

d'une musique électronique exécutée avec brio par ceux qui savaient dompter les caprices d'un synthétiseur. Et, semblable à un refrain familier dans le tumulte des générations, la voix de Sardou s'éleva, reconnaissable entre toutes, un écho obstiné.

Une serveuse, vêtue d'un tablier taché mais attentive à son service, déposa devant eux un plateau garni : une portion de frites généreusement arrosées de ketchup, une saucisse de veau noyée sous une couche épaisse de moutarde et une boisson gazeuse dont la teneur en sucre semblait défier toute mesure raisonnable.

Pierre, assis face à son fils, scrutait l'entrée de la tente avec une impatience mal contenue. Son regard allait et venait, nerveux, à croire qu'il attendait un événement dont dépendait le cours de sa vie. Il finit par confier à Matthieu qu'une personne devait les rejoindre, quelqu'un qui partagerait avec eux ce moment festif.

L'adolescent, absorbé par son repas, leva les yeux de ses frites, se lécha les doigts encore luisants de graisse et de sauce, porta à ses lèvres le gobelet de plastique duquel il avala quelques gorgées. Le liquide sucré lui fit plisser les yeux, mais il ne s'en plaignit pas.

Une question surgit, portée par une curiosité empreinte d'appréhension. Matthieu voulait savoir s'il connaissait cette personne, qui elle était, au juste. Pierre, dont la jambe agitée faisait trembler la table, lui répondit avec une brusquerie saupoudrée d'agacement qu'il valait mieux ne pas le stresser davantage. Il promit que les présentations seraient faites en temps voulu, une fois l'invitée arrivée.

Matthieu, sans insister, saisit sa saucisse, en croqua un morceau qu'il mâcha avec entrain, la bouche entrouverte. Il

savait ce qui allait suivre. Il le savait trop bien. Et, en effet, la remarque ne tarda pas.

Toujours la même rengaine, pensa-t-il.

Son père, fidèle à ses principes, lui avait déjà répété cent fois, peut-être même davantage, qu'on mangeait la bouche fermée. C'était une règle, une ordonnance, presque une loi. Et lorsqu'il le voyait ainsi, mastiquant sans retenue, il ne pouvait s'empêcher de fulminer intérieurement : *Bordel, il ne comprend vraiment rien ce garçon. Il est bien le fils de sa mère !*

Matthieu, loin de se laisser démonter, répliqua avec calme qu'il apprenait mieux lorsqu'on lui parlait avec respect. Selon lui, son comportement n'avait rien de répréhensible. Ce genre de règles appartenait à une autre époque, à une autre vision du monde. Les temps avaient changé. Et son père, tôt ou tard, allait devoir s'y faire.

Pierre posa sur son fils un regard lourd de réprobation, ce regard que l'on réserve aux enfants que l'on espère encore redresser, malgré les années et les échecs réitérés. Puis, d'un ton sec, il lui serina, comme on répète une prière à un dieu sourd, qu'il convenait de respecter l'étiquette de la bienséance. Un point, c'est tout.

Matthieu éclata d'un rire franc, irrévérencieux, une gifle donnée au sérieux. Son père, pris entre la stupeur et l'irritation, le regarda, le front plissé, les lèvres pincées. Il ne comprenait pas ce rire de sot, cette façon de tourner en dérision ce qu'il s'efforçait d'enseigner à son fils.

Son fils, porté par un élan d'ironie, se gaussa de « l'étiquette de la bienséance ». Une formule cocasse, selon lui, car étiquette et bienséance sont presque synonymes. Et voilà que son père, qui se croyait si intelligent, se prit les pieds dans un pléonasme. Le français, ajouta Matthieu,

mériterait d'être appris avant de prétendre enseigner la moindre forme de politesse à d'autres.

Mais Pierre ne l'écoutait déjà plus. Il avait ce talent particulier, hérité sans doute d'une longue pratique, de se détourner mentalement dès que la conversation menaçait de lui donner tort. Son regard se détacha de son fils et son corps, soudain animé d'une vigueur nouvelle, se leva brusquement du banc.

Il annonça l'arrivée de celle qui devait les rejoindre, le visage éclairé d'un sourire large, trop large, presque forcé. Il exigea que l'on se tînt bien, que l'on adoptât une posture conforme, avec cette autorité qui ne laissait place ni à la nuance ni à l'échappée.

Matthieu, sans lever les yeux, murmura pour lui-même : rien de nouveau, toujours la même injonction, toujours le même aveuglement et toujours cette incapacité à percevoir de quoi son fils était capable.

Il était midi tapant lorsque la femme franchit l'entrée de la tente. Sa démarche était assurée, presque chorégraphiée, égale à celle d'un personnage qui sait qu'on l'attend. Grande, les cheveux blonds mi-longs, le sourire franc, elle avança avec cette grâce tranquille que seuls possèdent ceux qui n'ont rien à prouver. Ses yeux, d'un bleu limpide, illuminaient son visage tout en laissant transparaître une tendresse presque mélancolique.

Elle portait une tenue « à la dernière mode » : talons hauts, robe ajustée et, dans sa main, un petit sac griffé tenu comme un sceptre. Sa présence, éclatante et soignée, tranchait avec l'atmosphère rustique de la fête villageoise, faite de bottes crottées, de parapluies trempés et de saucisses fumantes. Elle aurait mieux convenu à une

réception citadine, pensa Matthieu, en l'observant se mouvoir avec l'élégance d'un mannequin sur un podium.

Lorsqu'elle parvint à la hauteur de Pierre, ils s'embrassèrent avec une chaleur qui ne laissait place à l'ambiguïté. Ils s'enlacèrent, portés par la joie de se retrouver après une attente trop longue, dans un geste à la fois tendre et affirmé.

Matthieu, saisi d'étonnement, demeura un instant interdit, incapable de comprendre ce qui se tramait sous ses yeux. Par réflexe, ou peut-être par cette politesse que l'on inculque aux enfants sans leur expliquer le pourquoi, il se leva pour saluer la dame. Dans son esprit, les pensées s'entrechoquaient, semblables à des galets dans le ressac, mais aucune ne parvint à émerger avec netteté. Pourtant, une intuition persistait, vague, tenace, presque désagréable. Une méfiance latente s'insinua en lui, une brume d'automne qui monte sans bruit.

La femme, guindée dans ses manières comme dans sa tenue, contourna la table avec aisance, s'arrêta face à lui.

Elle s'approcha, le salua avec un sourire qui semblait avoir été répété devant un miroir. Sans attendre le moindre consentement, elle lui déposa trois bises sur les joues. Matthieu, figé, ne sut comment réagir. Il se tenait là, raide, maladroit, un épouvantail mal ficelé, incapable d'opposer la plus petite résistance à cette intrusion soudaine dans son espace intime. Elle retourna vers Pierre, s'installa à ses côtés avec la familiarité de ceux qui savent déjà où se trouve leur place.

Le jeune garçon, qui eut seulement le temps de murmurer un « bonjour madame » à peine audible, lança à son père un regard chargé d'interrogation, il secoua la tête,

signifiant qu'il ne comprenait pas — ou qu'il refusait de comprendre.

Pierre, le visage sérieux, adopta cette expression grave qu'il réservait aux annonces qu'il jugeait importantes. Andrée, elle, continuait de sourire, mais son sourire, trop figé, trahissait une gêne qu'elle s'efforçait de dissimuler. Son regard, posé sur Matthieu, avait quelque chose d'artificiel, presque absurde, une actrice qui cherchait à jouer un rôle dont elle ne maîtrisait pas les répliques.

Le père estima qu'il était préférable que Matthieu fût mis au fait. Que les choses soient dites. Il parla des turbulences traversées avec sa mère et de la procédure de divorce engagée. À quatorze ans, ânonna-t-il, c'était un âge où l'on pouvait entendre. Où l'on devait comprendre. Et puis, c'était cela, la vie.

Sans attendre de réaction, il se tourna vers Andrée, tentant de se donner du courage. Il confessa leur rencontre récente, survenue quelques semaines auparavant, leur histoire ancienne, les années écoulées sans se croiser, près de quinze ans de silence entre leurs deux trajectoires parallèles. Sa voix, en mentionnant cela, avait vacillé.

Andrée prit alors les mains de Pierre dans les siennes, un geste qui semblait vouloir sceller quelque chose devant l'enfant, une alliance muette, un pacte sans mots. Elle rappela à Matthieu ce qu'il savait déjà : que la vie suivait ses flux, ses reflux, que les choses s'éloignaient, se perdaient, revenaient.

Matthieu, dont le visage s'assombrit, leva la main, interrompit Andrée avec autorité. Il regarda son père.

Pensif, il murmura : ouais, j'ai quatorze ans...

Avec une ironie mordante : ouais, c'est la vie...

D'un ton plus tranchant, presque cruel tant cela semblait lucide : ce que je remarque, du haut de mes quatorze ans, de ma courte existence, c'est que tu n'es pas encore divorcé de maman et que tu te pavanais déjà avec ta nouvelle conquête... ici, à la fête du village ! Sous le regard de tout le monde, sans la moindre gêne !

Pierre tenta une réponse, mais sa voix s'éteignit avant d'avoir trouvé ses mots. Matthieu le dévisagea, les yeux chargés de reproches. Il poursuivit, accusant ce père venu lui présenter sa compagne avec une légèreté provocante, persuadé que son fils avalerait l'affront sans broncher, sous prétexte qu'il avait quatorze ans, et que la vie c'était cela.

Pris de court par l'assurance de son fils, Pierre détourna les yeux vers Andrée, en quête d'un appui. Mais Andrée, elle-même ébranlée, ne put lui offrir qu'un sourire incertain, coincée entre le doute et l'envie de fuir cette situation embarrassante.

Matthieu ne bougea pas. Imperturbable, il maintint son regard, comme on maintient une porte fermée face à une intrusion. Rien ne vint l'adoucir. Rien ne vint le distraire. Il avait compris. Et il ne desserra pas l'étau.

Il formula alors ce qu'il devait comprendre : que son père quittait sa mère pour s'installer avec Andrée. Et ensuite ? Fallait-il s'attendre à des noces, à une suite édulcorée, à cette rengaine des contes de fées où l'on vit heureux et où l'on enfante à foison ? L'histoire, pourtant, n'avait rien d'un conte. Elle tenait davantage de la farce et non de ces récits tendres, son père n'était pas un des frères Grimm.

Andrée, restée jusque-là bien plantée dans son rôle, sentit le poids de ces mots s'abattre sur elle. Femme ambitieuse, elle ne put laisser les termes de « mariage » et

« enfants » flotter sans réponse. Elle redressa le menton, affermissant sa posture, précisa qu'il n'était nullement question ni d'union ni de descendance. Ce qu'elle envisageait avec Pierre, c'était une vie partagée, une tentative, une possibilité à éprouver dans la durée.

Elle concéda que tout cela pouvait sembler soudain, abrupt, peut-être même violent. Mais il n'existait pas de manière parfaite pour annoncer ce genre de bouleversement à un adolescent. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient.

Matthieu se tourna vers son paternel. Une colère croissante, à peine maîtrisée, mais palpable, se lisait sur ses traits. Il le remercia d'un ton sec, puis, d'une voix glaciale, lui demanda quand il comptait quitter le foyer familial.

Pierre, pris au piège de sa propre décision, répondit que cela se ferait dans les jours à venir. Un nouvel appartement l'attendait, un nouveau poste également — le père d'Andrée l'avait engagé. En attendant, il logerait à l'hôtel et reviendrait chercher ses affaires dans le courant du mois d'avril.

Andrée, soucieuse d'adoucir l'échange, ajouta qu'ils feraient en sorte que Matthieu puisse rendre visite à Pierre quand il le souhaiterait, précisant que Moutier n'était pas si loin, à peine quelques kilomètres. Douze kilomètres, corrigea Matthieu intérieurement. Et je viendrai uniquement si j'en ai envie, ma grande, pensa-t-il.

Il demanda alors ce qu'en pensait sa mère.

Les deux adultes échangèrent un regard bref. Pierre expliqua que c'était une décision prise d'un commun accord, un divorce consenti. Matthieu soupira, longuement, planté devant une porte qu'on n'a pas voulu lui ouvrir.

Son père l'invita à interroger sa mère, jugeant qu'elle saurait mieux exposer les choses. Matthieu acquiesça sans un mot. Il le ferait. Mais à sa manière.

Ses amis passèrent près de la table, l'interpellèrent avec cette effervescence propre à leur âge, l'invitèrent à les rejoindre sur la piste de danse. Sophie, debout à quelques pas, lui adressa un regard complice, un sourire discret au bord des lèvres, une promesse, tandis que Barry White interprétait *Don't make me wait too long*¹.

Il se leva sans hâte, se tourna vers son père. Il annonça qu'il s'y ferait, qu'il construirait sa propre vision des choses. Mais deux certitudes s'imposaient déjà : la première, que sa mère cesserait enfin de pleurer ; la seconde, qu'il savait désormais quel type d'homme il refuserait de devenir.

Il n'éleva pas la voix, mais ses mots, nets et tranchants, laissèrent les deux amants figés dans un épais silence. Aucun ne répondit. Aucun ne bougea. Et Matthieu, sans attendre, s'éloigna d'un pas vif vers la piste de danse.

En arrivant, il tendit la main à Sophie, grande jeune fille aux cheveux bruns ondulés, dont les yeux d'un bleu limpide avaient l'unique inconvénient de lui rappeler ceux de la femme qu'il venait de quitter à table. Il n'en dit rien. Il se contenta de la regarder. Elle comprit.

Les morceaux s'enchaînaient, passant du rock nerveux de *Nobody But You*² du groupe Ecstasy à l'envoûtant *I Feel Love*³ de Donna Summer, dont les pulsations électroniques

¹ Ne me fais pas attendre trop longtemps.

² Personne d'autre que toi.

³ Je ressens de l'amour.

semblaient faire trépider les cœurs autant que les corps. La soirée s'installa dans une atmosphère vibrante, éclectique, presque irréaliste.

Sur la piste, les jeunes se déhanchaient, leurs gestes libres, leurs regards chargés d'une innocence tendre. Le monde, pour quelques instants, se résuma à cette danse partagée. Puis, soudain, un monument de la chanson française, *le Michel*, avec un M plus que majuscule, vint freiner les mouvements effrénés. *Dix ans plus tôt* s'éleva, mélodie douce et nostalgique, rapprochant les âmes, ralentissant les pas, offrant cinq minutes de pure félicité.

Sophie passa ses bras autour des hanches de Matthieu. D'une voix lasse, il aborda le divorce de ses parents et la posture déjà triomphante de son père aux côtés de sa nouvelle compagne.

Elle répliqua avec un *ah, vous les hommes...* Son regard, intense, avait cette chaleur capable de faire fondre les deux calottes polaires. Il sourit, malgré lui, il reprit, plus grave : les hommes pouvaient sembler étranges, il le savait. Mais une chose était certaine, jamais il ne deviendrait cet homme-là. Il le lui promit.

Elle le regarda longuement, resserra son étreinte autour de lui, scellant cette promesse dans la chair. Et, avec une pointe de mélancolie, elle lui glissa un mot d'accueil : celui réservé aux enfants de l'éclatement, aux héritiers des cassures conjugales.